stratagèmes et à l'escroquerie pour vivre, et finissant dans quelque prison ou sur la place publique de l'une de ses villes coloniales, la tête sous le couteau.

L'homme, aperçu par Lavidry, était évidemment un de ces coquetiers sans partie, lancé sur la grande route des aventures lointaines.

En ce moment il combattait la France.

Lorsqu'il passait sur l'esplanade, il s'arrêtait, parfois, devant la cabine qui servait de prison à Lavidry.

Il contemplait silencieusement l'officier français.

Et une fois Lavidry remarqua comme un sourire cruel qui glissait sur des lèvres pâles et minces, des lèvres sans pitié.

—Je l'ai vu déjà, oui, je l'ai vu, murmura Lavidry, mais où?

Il finit par n'y plus songer.

Et comme il sentait que la mort était près de lui, il repassait sa vie entière dans son cœur. Il l'avait vécue, cette vie, dans la loyauté d'un brave soldat.

Et pourtant, en cette minute suprême, un reproche montait du fond de son âme. Il n'avait pas passé un seul jour sans penser à Marthe, à sa pauvre fille, et voilà ce qui avait été la tristesse de son existence. Voilà pourquoi aucun de ses soldats ne le voyait jamais sourire. C'est qu'il avait un remords. Il se disait qu'il n'avait été trop sévère, cruel, envers la pauvre enfant. Il avait voulu pardonner, mais trop tard, et de là tout le malheur! Ce souvenir était comme un poison lent.

Ah! s'il avait pu recommencer à vivre cette minute suprême de sa vie d'il y a vingt ans!

Il lui aurait dit, à la pauvre enfant désolée et qui, derrière lui, bravait l'horrible tempête de projectiles déchiquetant la Maison blanche, il lui aurait dit, en la voyant chercher comme lui la mort:

—Je te pardonne! Tu as trop souffert!..... Nous oublierons!

Trop tard! trop tard! Marthe était mort, son fils était mort.... Et il se reprochait, comme une grande faute commise, ce pardon qui n'avait pu, à temps, s'échapper de ses lèvres paternelles!

Des larmes tombèrent de ses yeux, coulèrent le long de son visage, s'arrêtèrent un instant sous la moustache blanche, dans une ride du coin de la bouche, puis glissèrent sur l'odieux carcan qui lui enserrait le cou!

Une voix rude lui dit en français:

—Vous pleurez! un soldat! Fonah!

Lavidry releva les yeux et vit devant lui l'aventurier méprisant.

Il se contenta de lever les épaules et se détourna silencieusement, comme le pied s'éloigne, parfois, de quelque bête immonde.

L'homme blêmit et fit un pas vers le prisonnier.

Mais il se contint et dit seulement:

—C'est bon, vous me payerez cela!

Lavidry ne l'entendit même pas. Il pensait de nouveau à sa fille.

Le matin du 11, l'attaque des Français se prononça. La fusillade devint générale. Les pirates, sur la crête des remblais, derrière les crénaux, et même, quelques-uns, postés dans les abords de la levée de terre, ripostaient avec vigueur. Des obus tombaient dans le Fort de la Mort, mais il n'en éclatait pas un sur dix et cela produisait peu de dégâts. (Historique.)

Le vieil officier écoutait le bruit de la bataille qui se rapprochait de plus en plus. Quel sort lui était il réservé? Il ne savait.

Tout à coup, il y eut une panique parmi les rebelles. Les Français avançaient toujours, sous bois, rien n'arrêtait leur élan.

Dé-Than jurait la situation désespérée et donna le signal de la retraite.

Avec une rapidité merveilleuse, le fort parut abandonné. Quelques hommes seuls restaient, portant des pavillons, et formant la garde particulière du chef de bande. Celui-ci était légèrement blessé.

L'aventurier, calme, était auprès du rebelle.

Il lui montra, du geste, la case de Lavidry.

Dé-Than parut hésiter. Peut être avait-il envie d'emmener cet otage qui pouvait lui servir plus tard.

De là son hésitation.

Elle ne dura pas longtemps. Il eut un mouvement de la main, vague, indifférent. Lavidry comprit qu'il venait d'être condamné à mort. Son vaillant cœur ne tremblait pas.

L'aventurier s'avança de quelques pas et caressa, de sa main gauche, sa longue barbe flottante. Il souriait.

Comment allait-il faire mourir l'officier?

Par quel supplice?

Tout à coup il se retourna vers les soldats qui composaient la garde du chef et fit un signe.

Du groupe, deux hommes se détachèrent.

Lavidry, depuis longtemps au Tonkin, comprenait les idiomes.

Il entendit que l'aventurier disait:

—Brûlez le vivant!

Et ce fut tout. La main cessa de fouiller la longue barbe. Le sourire s'éteignit. L'homme s'éloigna.

—Misérable lâche! murmura Lavidry. L'aventurier fit semblant de ne pas entendre.

Des paillottes flambaient, près de là, incendiées par une bombe. Les deux soldats détachèrent un tronçon et le jetèrent sur le toit de la cabane qui servait de prison à l'officier.

En une seconde le toit prit feu et la flamme s'élança vers le ciel.

Enchaîné, Lavidry se vit condamné à une mort horrible.

Tout à l'heure le toit s'écroulerait, tomberait sur lui, l'envelopperait comme d'un bûcher de poutrelles, de branches enflammées.

Il suffoquait déjà; déjà la souffrance était terrible et il avait beau écouter maintenant; tous les bruits de la bataille avaient cessé; il n'entendait plus rien, rien que le crépitement des flammes.

Machinalement il porta les mains à ses yeux, pour les préserver.

Et quand il vit s'écrouler sur lui, tout cru, il jeta un cri d'appel, échappé l'instinct de l'homme en péril de mort:

—A moi! A moi!

Ce fut tout ce qu'il put crier. Il resta un moment debout, autant que les chaînes le lui permirent, puis s'abattit au milieu du brasier incandescent.

Mais, au même moment, sur les talus des fortifications apparaissaient les soldats français, plantant le drapeau tricolore.

Et un jeune officier de l'infanterie de marine, à la moustache blonde retombante, à la gaudriole, poussait ce cri suprême arraché au prisonnier.

C'est Armand de Tréloo-Fontaines.

Il a reconnu le commandant Lavidry.

Il se jette au milieu des flammes, suivi par vingt soldats qui écartent partout, projettent autour d'eux, du bout de leurs fusils, du sable et des lances abandonnées, les débris de ce foyer mortel.

L'officier gît là-dessous, évanoui.

Il ne donne plus signe de vie.

Armand le prend dans ses bras, veut le relever.

Un obstacle insurmontable s'y oppose.

La chaîne!..La chaîne terrible, qui commence à se phanffer au feu et qu'on ne peut plus toucher sans cruelle brûlure.

Terrifié, Armand crie:

—De l'eau! des haches!

Les hommes s'élancent pour chercher de l'eau dans les fossés de la forteresse; d'autres secourent avec des haches et des sabres d'abatis, et à grands coups ils font tomber l'anneau qui scelle la chaîne au trone d'arbre.

On jette de l'eau sur la chaîne, sur le bûcher.

Une épaisse fumée les enveloppe, âcre, nauséabonde.

Ils emportent le commandant. Il est couvert d'affreuses brûlures. Ses cheveux, sa barbe sont brûlés. Les vêtements sont brûlés. Le visage et les mains portent d'horribles traces. Les soldats en prenant avec lui des précautions comme avec un enfant, le regardent avec une profonde pitié.

Quelle est la gravité de ces blessures? Entraîneront elles la mort, ou l'officier restera-t-il infirme, atrocement mutilé, peut-être?

Armand a les yeux pleins de larmes, et les hommes, autour de lui, échangent des coups d'œil expressifs.

—Mieux vaudrait qu'il n'en revienne pas, sûrement! dit un légionnaire, à voix basse.

Armand tressaille, car ce qu'il vient d'entendre exprime la réflexion qu'il se faisait au même moment.

Un chirurgien lui donne les premiers soins.

Et penché sur lui, Armand l'interroge du regard.

Si habitué qu'il soit à de tristes spectacles, le médecin murmure en frissonnant, pendant que sous ses doigts se détachent des lambeaux de chair du pauvre martyr:

—C'est horible! Ah! les misérables! les misérables!

La présence d'Armand était inutile.

Le jeune officier se retourne vers ses hommes: Il est très pâle, ses yeux, si doux, lancent des éclairs. Il montre de la pointe de son sabre le massif des grands bois où les pirates s'enfoient et où s'échangent déjà des coups de fusil.

—Allons, mes enfants, vengeons le, et pas de quartier!

Il y est, sur ces vieuges brousse, comme un frémissement qui retrousse les lèvres et les mains serrent plus énergiquement les fusils. Ils ne répondirent pas et s'élancèrent.

Le chirurgien, après avoir donné les premiers soins à Lavidry, le fit transporter en canap.

Ce pauvre corps endurait d'intolérables tortures, et l'officier restait toujours dans un évanouissement profond. Il semblait mort. Dans la soirée, le médecin le fit amener à bord d'une des deux ambulances et évacuer sur Bac-Ninh avec quelques malades et des blessés. Mais pendant le trajet, le médecin du bord jugea la situation si dangereuse pour Lavidry qu'il déclara que le commandant n'arriverait pas jusqu'à Bac-Ninh.

On parvenait à ce moment à hauteur de la ferme des Bernians: les officiers de la canonnière connaissaient la ferme; depuis un an que Darnetal était établi sur le pays, ils avaient été sur les parcours du Song-Thuong, en relations de politesse avec lui.

Ils le savaient bon, intelligent, ardent patriote.

Ils n'hésitèrent pas à lui écrire

"Monsieur,

"Nous avons à bord un officier supérieur "gravement blessé et dont l'état nous inspire de si grandes inquiétudes que "nous craignons de le perdre avant "notre arrivée à Bac-Ninh. Il lui faudrait, en outre de soins spéciaux très "simples, un repos immédiat et absolu. "Vous pouvez lui sauver la vie. Le "voulez-vous?"

Darnetal répondit en allant avec des coolies porsant un brancard chercher l'officier inanimé.

Le commandant était si défiguré, le visage tout entouré de bandages, que Darnetal ne pouvait le reconnaître.

Et pourtant, lorsqu'il vit les matelots s'approcher, portant ce corps inerte et qu'il aperçut les quatre galons d'or, sur les manches de la tunique bleue, il eut un pressentiment.

—Mon Dieu, est-ce que ce serait lui! murmura-t-il.

Et ce fut presque en tremblant qu'il demanda au lieutenant de vaisseau, commandant la canonnière:

—Comment s'appelle ce pauvre officier, si cruellement martyrisé?

—Le commandant Lavidry!

Darnetal soupira. Il pensait à Marthe. En quelles tragiques circonstances le père et la fille étaient réunis! Elle n'avait pas épuisé toutes les douleurs. La plus cruelle de toutes lui était-elle réservée? Allait-elle voir mourir dans ses bras le père dont elle était séparée depuis si longtemps?

Déjà Marthe, aux Banians, avait fait préparer un lit pour l'officier. Mais chose curieuse, elle n'avait aucun pressentiment. Elle savait que Lavidry faisait partie de l'expédition et elle ne se disait même pas que le blessé pût être son père.

Lorsque les coolies, précédés par Darnetal, apportèrent ce corps inerte, rien non plus ne lui cria la catastrophe.

Et la figure, cachée entièrement, ne laissait rien voir.

Elle ne devina que lorsque Darnetal fut auprès d'elle. Il avait les traits bouleversés et il n'osait regarder Marthe.

Pourtant cela était si loin de son cœur, qu'elle ne comprenait pas encore.

—Marthe! dit-il.

Et il l'attira contre sa poitrine, dans un mouvement passionné.

Alors, ce fut la vérité qui éclata pour elle.

—Mon père! Oh! grand Dieu, mon père!

—Oui, Marthe, soyez courageuse....

—Ah! Dieu est injuste, Dieu est cruel....

Et elle se mit à pleurer abondamment.

Robert était absent de la ferme.

Marthe recommanda à Darnetal la plus profonde discrétion à l'égard de son fils. Qu'allait-il advenir? Elle ne le savait.

Dans son trouble, il lui était impossible de réfléchir, de prendre un parti.

Mais de cette irrésolution même, ce qui surnageait pourtant, c'était la crainte d'autrefois, l'épouvante du père offensé qui l'avait chassée de sa présence et qui avait été si cruellement atteint par la faute de sa fille qui il avait voulu nourrir....

Et avec cette crainte, la plus grande tendresse. Jamais celle-ci n'avait diminué. Jamais la moindre arrière-pensée. Jamais, en son cœur si doux et si droit, le moindre reproche pour la sévérité d'autrefois qui avait rejailli sur sa vie tout entière!

Elle resta auprès du lit où gisait Lavidry jusqu'au soir, guettant un mouvement de ce corps inerte.

Avec une les précautions, avec quelle délicatesse la main de la pauvre fille enlevait et renouvelait les compresses sur la figure, sur le cou, sur les mains!

Elle fit des soins qu'il fallait surtout pour la guérison.

Et le premier mot qu'elle entendit enfin de ces lèvres chéries fut:

—Comme je souffre! c'est un supplice sans nom!

Et Marthe, éplorée, pensait:

—Je voudrais tant lui épargner ces tortures et les prendre pour moi.

Les yeux de Lavidry avaient été atteints, l'un surtout, et l'officier était menacé de rester aveugle.

En outre, pourrait-il encore se servir de ses membres? de ses pieds?

N'allait il pas être, cadavre vivant, condamné à vivre?

Ces blessures guérissent lentement. Un médecin venait souvent du poste de Bo Ha et ne jugeait pas encore l'officier transportable.

Un médecin ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui.

Un épais bandeau formait ses yeux brûlés. Lorsque le bandeau serait levé par ordre du médecin, le père verrait-il?

Il n'avait pas encore non plus recouvré l'usage de la parole. Les lèvres avaient été profondément atteintes. Il fallait attendre que tout cela fût cicatrisé.

Ce fut long. Lorsque le médecin de Bo Ha jugea Lavidry hors de danger, il manifesta l'intention de le faire transporter sur un sampan et de l'emmener à Bac-Ninh.

Alors, Marthe lui dit simplement, dissimulant au fond de son cœur l'émotion profonde que le médecin n'eût pas comprise:

—Pourquoi nous le reprendre? n'est-il pas bien ahes nous? sera-t-il mieux soigné dans quelque hôpital. Laissez-nous le....

—Vous le désirez? dit-il, admirant ce dévouement.

—Je vous en prie.

Il la remercia, avec effusion.

—C'est vous, madame, sans contredit, qui aurez conservé la vie à ce pauvre commandant.... c'est vous seule....

Et il ajouta plus bas, hochant la tête:

—Reste à savoir s'il n'eût pas mieux valu qu'il mourât.

Marthe connaissait ces oraisons. Elle savait le parti qu'on avait tiré, mais aussi donné peut-être, à force de soins, de lui épargner tant de maux. Et voilà pourquoi, surtout, elle ne voulait pas qu'on le lui enlevât.

Lavidry resta donc.

Bien qu'il ne parlât pas encore, bien que le bandeau qui tenait ses yeux clos ne lui eût pas été délié, Lavidry se rendait compte, depuis quelques jours, de sa situation.

Le médecin, en le soignant, lui avait dit où il se trouvait, dans quelle famille, au milieu de quels dévouements.

Ou entra, personne, parmi les officiers de la colonne qui prit part aux opérations contre le Fort de la Mort, n'ignorait que l'expédition n'eût pas été possible et eût été au devant d'un désastre sans les renseignements fournis par Robert.

Et le médecin avait appris à Lavidry que le hasard l'avait conduit dans la famille même de l'héroïque garçon.

A cette nouvelle, il y avait eu comme un frémissement par tout ce pauvre corps douloureux.

Et péniblement, le commandant avait dit:

—Je voudrais le voir.... le remercier....

—Le remercier, oui, mon commandant, mais le voir!!

—Je suis condamné, n'est-ce pas? ma vue est perdue?

Le chirurgien n'osait répondre.

—Peut-être, dit-il, peut être. Il ne faut pas désespérer....

—Triste! Triste! murmura l'officier.

Et après un silence:

—Dites-moi, docteur, quels sont ces braves gens que j'entends autour de moi?

—Le colon Darnetal et sa cour.

—Je suis à la ferme des Bern aus, sur les bords du Song-Thuohg?

—Oui, mon commandant.

—Mais je me sens assez fort pour être transporté à Bac-Ninh.

—Qu'en dit votre Marthe?

Et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

Le chirurgien vou'ut le forcer au repos.

—Ne parlez plus, mon commandant....

—Si, si, je puis parler.... les lèvres vont mieux.... Cela ne me fatigue pas.

Il murmura encore:

—Darnetal! Darnetal! Ce nom m'est familier....Oh donc l'ai-je entendu?... J'ai vu tant de choses, déjà....

Tout à coup il se souvint.

—J'ai eu, lorsque j'étais capitaine au 34e de ligne, un engagé volontaire, en 1870, qui portait ce nom de Darnetal....

—Ce nom est assez répandu, mon commandant.

Mais l'officier poursuivait son idée.

—Qui âge a le colon?

—Une quarantaine d'années, à peu près.

—Ce serait son âge....En 1870 il était le plus jeune de mes soldats; brave, téméraire et gai....A Bazeilles, il m'a dix fois sauvé la vie. Docteur, tâchez de savoir, voulez vous?

—Oui, mon commandant.

Et il allait sortir lorsque Darnetal lui-même entra.

Darnetal s'informa.

—Eh bien, docteur, comment le trouvez-vous?

—Il vous le dira lui-même, monsieur.

Lavidry avait fait un pénible mouvement dans son lit pour se retourner vers le nouvel arrivant.

—Il y avait un soldat de ma compagnie, en 1870, portant votre nom, monsieur, et qui aurait votre âge.

Darnetal sourit, s'approcha du lit.

—Ne cherchez pas plus longtemps, mon commandant, c'est moi qui, dans le jardin clos de la petite Maison blanche que vous devez bien vous rappeler, m'étais installé derrière une brouette pour tirer plus à l'aise.

—Oui, oui, dit l'officier, et c'est vous, Darnetal, qui, à plusieurs reprises, dans cette journée maudite, m'avez sauvé la vie....

—Ce n'est pas exact, mon commandant, dit Darnetal très ému, je vous ai seulement empêché de mourir....

—Vous étiez un brave soldat, Darnetal..... Vous me raconterez, n'est-ce pas, ce que vous avez fait, ce que vous êtes devenu, pendant cette campagne, et depuis.... Comment je vous retrouve ici, enfin, ici, dans ce désert, avec votre.... votre sœur.... Marthe!

—Je vous conterai mes aventures, oui, mon commandant.

Et comme l'officier donnait des signes évidents de fatigue, on le laissa.

Cependant, afin que la guérison ne fût retardée par aucune imprudence, les habitants de la ferme des Banians évitèrent, pendant les jours qui suivirent, de faire parler le blessé, lui ordonnant même amicalement le silence.

Mais Marthe,—et Darnetal aussitôt,—n'avaient pas été longtemps sans s'apercevoir que la porte d'entrée dans la chambre de l'officier, celui-ci manifestait une sorte d'inquiétude, une émotion profonde.

Quand elle lui adressait la parole,—si tendrement, si troublée elle-même, la pauvre femme,—pour l'encourager, pour lui faire quelque recommandation, elle s'apercevait bien que le son de sa voix éveillait au lointain et douloureux écho dans ce cœur de père.

Parfois, presque toujours même, il oubliait de répondre.

Et quand elle se taisait, maîtrisant sa propre émotion, il disait alors, à voix basse:

—Parlez-moi, madame, parlez-moi encore. Votre voix me fait du bien et je voudrais l'entendre toujours.....

Le cœur de Marthe, alors, se brisait.

Des larmes jaillissaient de ses yeux. Il lui fallait tout son courage pour que rien ne trahît son émotion.

Heureusement, Lavidry ne pouvait la voir.....

Les pieds et les mains de l'officier se guérissaient. Si profondes qu'eussent été les brûlures, il pourrait encore faire usage de ses pieds et de ses mains, mais avec prudence. Désormais, plus de fatigues, plus de marches forcées, presque toujours le repos. Plus de vie militaire, condamné à la retraite.

Mais les yeux!

La dernière fois que le médecin avait enlevé le bandeau, il avait dit:

—L'œil gauche est perdu, perdu complètement.... Pour l'autre, je ne puis rien dire encore.... Il est gravement atteint.... et s'il guérit, la guérison sera très longue.....

Ce fut Marthe qui voulut donner le bras à son père, la première fois qu'il se sentit assez fort pour sortir du lit et se tenir debout sur ses pieds torturés.

Et sur le visage de la pauvre femme, rendant ses soins de fille à son père, il y avait une expression de bonheur inénarrable.

Maintenant, il avait le visage libre; un bandeau, seul, sur les yeux, et sous les traces des brûlures elle reconnaissait quand même le visage aimé, tout à la fois doux et sévère, de celui qui l'avait chassée jadis!.....

Il s'appuyait sur elle, tâchant de ne pas trop peser, pour ne point fatiguer cette créature qu'il supposait frêle et délicate.

—Oh! madame, disait-il, madame, que de bontés!.... Comme je vous suis reconnaissant!.... Que de dévouement pour un étranger!....

Un étranger!

Ce mot brisait le cœur de Marthe.

Et contre son bras, le blessé sentait tressaillir violemment le bras de celle qui guidait ses pas, le bras de sa fille....

Il reprit, presque à voix basse:

—Un étranger! Et pourtant, chose étrange, et je ne puis attribuer qu'à la tendresse de vos soins, il me semble que je suis ici, que j'ai été, dès les premiers jours, dans une famille amie....

Elle ne répondit pas.

Elle l'avait conduit sous l'ombrage épais du banian le plus voisin et une fraîche brise, ce matin-là, apaisait la grande chaleur.

—Parlez moi, dit-il, en prenant la main de Marthe....

Et il ajouta, ce qu'il lui avait dit déjà:

—J'aime à vous entendre, vous le savez.....

—Pourquoi donc? fit elle tremblante.

—Cela me repose le cœur.

—Que voulez-vous donc que je vous dise

—Parlez-moi de vous, de votre frère, de votre fille.....

—Hélas! ma vie n'a pas été heureuse, quoique très simple..... sans grands incidents,—si simple qu'elle ne mérite intéresserait guère....

—Vous..... n'avez pas d'autre famille..... que votre frère..... que votre fille?....

—Non.....

—Votre mari, le père de votre héroïque enfant, est mort....

—Mort! dit-elle d'une voix tremblante.

Il comprit qu'il avait rouvert une blessure.

—Je vous demande pardon, dit-il.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

—Et vous, monsieur, dit Marthe, vous avez sans doute laissé en France une famille, une mère, des enfants.... un fils.... une fille....

Elle vit qu'il avait tressaillis.

Cependant elle continua:

—Votre main ne pourrait encore tenir une plume.... Vous ne pourrier l'avertir de votre sort.... Voulez-vous que j'écrive, sous votre dictée? Votre famille doit être inquiète. Un mot de vous,—car je serait de vous, malgré tout,—la consolerait, la tirerait d'inquiétude....

—Non, dit-il, je vous remercie, madame, je vous reviens surtout pour la délicatesse de votre pensée.....

—Ainsi, en France?....

—Je n'ai plus personne!

—Vous avez tout perdu?....

—Tout.... ma femme est morte peu de temps après avoir donné naissance à une fille.... une adorable enfant qui portait, comme vous, madame, le nom de Marthe.... Ma mère, auprès de laquelle j'étais réfugié toute mon affection, tout mon cœur, me suivit de quelques années après la guerre.....

Ce souvenir amena des larmes dans les yeux de Marthe.

—Pauvre bonne grand'mère!

Et comme l'officier s'était tu, elle eut le courage de demander:

—Mais il vous restait une fille?

La tête de Lavidry s'inclina sur sa poitrine, pesamment, douloureusement, comme accablée sous le fardeau du passé.

—Et elle donc morte aussi, elle qui s'appelait comme moi?

—Oui, dit-il, presque indistinctement.

—Ah!

Elle eut froid au cœur.

Que voulait-il dire par là? Voulait-il dire qu'elle était morte, morte à jamais pour lui, cette enfant, disparue un jour de deuil, en emportant le fils de sa faute?

Ou bien croyait-il vraiment que Marthe n'était plus?

Elle ne disait que parler ainsi à ce père, d'était renouveler ses souffrances. Et pourtant, elle poutinua. Elle était torturée, du reste, elle aussi horriblement.

—Il y a longtemps qu'elle est morte?

—Oui.... longtemps déjà.....

—Vous n'avez pas pu l'élever, sans doute?.... Elle a suivi sa mère au tombeau.

—Non, non. Ce fut ma mère qui prit soin d'elle.... Pendant que j'étais loin.... Les officiers sont toujours pris par leur service au dehors.... Comment serait-elle, elle poutinua